

fendant son ami, il a montré son bon cœur et son courage.

— Oh ! il est brave comme un lion, c'est vrai, dit M. Martigné, dont l'orgueil paternel prit le dessus. Si vous l'aviez vu jouer des pieds et des mains, le petit gaillard !

— Au fait, dit Juliette, on savait donc que Valentin était ici, puisqu'on le guettait dans la rue ?

— Entre les débiteurs et les recors, il y a toujours une lutte de ruses, reprit M. Morany ; M. Mazeran a voulu jouer au plus fin, et il a perdu.

— Il faudra que nous trouvions quelque moyen de délivrer ce pauvre garçon, dit M^{me} Bartelle.

Personne ne répondit.

— Vous me seconderez, n'est-ce pas M. Morany ?

— Non, certes ! murmura-t-il, je le hais trop.

— Ah ! fit Juliette surprise de la vivacité de cette réponse, que la circonspection habituelle de Morany rendait plus étrange encore.

M^{me} Bartelle reprit son ouvrage et se remit à broder silencieusement. Voyant le mauvais effet produit par ses paroles, Morany essaya de les tourner en plaisanterie ; Juliette feignit d'accepter cette explication, mais elle ne demanda plus ni appui ni conseil à M. Morany.

— Décidément, reprit-il au bout d'un instant, il fait bon être votre cousin.

— Vous en plaignez-vous ?

— Vous feriez pour moi ce que vous faites pour M. Mazeran.

— Qu'on vous mette à Clichy demain, et vous verrez.

— Je parle sérieusement.

— Eh bien ! sérieusement, je vous suis profondément reconnaissante de tout ce que vous avez fait, de tout ce que vous faites encore pour mes enfants et pour moi ..

— Cela n'empêche pas que s'il vous fallait choisir entre M. Valentin et moi...

— J'espère bien n'y être jamais réduite. Pourquoi ne conserverais-je pas mes deux amis ?

Sans doute, mais vous éludez la question. S'il vous fallait absolument choisir ?

Cette insistance déplut sans doute à M^{me} Bartelle, car ses beaux sourcils eurent un imperceptible froncement.

— Eh bien ! dit-elle, je choisirais Valentin.

— Vous voyez bien...

— N'est-ce pas naturel ? J'ai pour vous beaucoup de reconnaissance, d'estime et d'affection, je vous le répète ; mais permettez-moi de vous faire observer que je ne vous connais que depuis deux ans, tandis que j'ai été élevée avec Valentin, comme mes filles le sont avec leur cousin Frédéric.

— Alors il était sans doute votre petit mari, comme Frédéric celui de Cécile ?

— Précisément.

— Valentin avait deux autres femmes, dont la plus âgée, une petite fille de huit ans, lui tirait très-bien les cheveux lorsqu'il la négligeait pour moi. Il faut que j'indique à Clémence cette manière de ramener les inconstants.

M^{me} Bartelle se tourna vers sa cousine, et la conversation redevint générale.

VII.

Vers onze heures, toute la famille monta se coucher.

M. Martigné avait l'air si préoccupé que Clémence le pressa de questions pour en connaître le motif. Comme il ne savait lui résister en rien, il finit par lui avouer, non pas sa situation exacte, mais une partie de ses embarras financiers.

Il se garda bien d'avouer que ces embarras étaient dus à son incapacité et surtout à sa présomption. Il assura, au contraire, à Clémence, qu'il avait déjà trouvé, pour réparer le désastre, un moyen certain qui devait doubler sa fortune en peu de temps. Cette confiance ne persuada pas complètement M^{me} Martigné, car elle commençait à remarquer que les moyens infailibles de son mari ne réussissaient presque jamais. Le banquier, néanmoins, lui expliqua ses plans avec tant d'éloquence, ou, pour mieux dire, de verbiage, qu'elle s'endormit en rêvant d'un bel hôtel, de robes magnifiques et d'une calèche à huit ressorts comme celle de la marquise de Chrestinel, sa rivale de toilette et de beauté.

Quant à M. Morany, le lendemain soir, vers minuit, il sortit comme d'habitude par le jardin et s'en alla rue de Laval. M. Gurnout vint y rejoindre quelques minutes plus tard le prétendu Gardélan.

— A propos, lui demanda ce dernier au bout de quelques instants de conversation, vous m'aviez parlé dans le temps d'un certain Parézot... un homme qui tirait convenablement l'épée et le pistolet. Qu'est-il donc devenu ?

— Je ne sais trop : voilà plusieurs jours que je ne l'ai vu.

— Informez-vous de lui, je serais bien aise de le voir.

— Si vous voulez, monsieur, me charger de lui communiquer...

— Non ; sachez d'abord où il est, puis vous lui fixerez un rendez-vous. Mais ne lui parlez de moi que quand je vous y autoriserai.

— Bien, monsieur.

— A demain.

— Et la Bourse ? murmura Gurnout, dont l'idée fixe était d'engager M. Gardélan dans quelque nouvelle opération ; je vous assure, monsieur, qu'en ce moment il y aurait une affaire...

— Nous verrons cela plus tard, interrompit Morany. Bonsoir, monsieur Gurnout.

Le lendemain Gurnout apporta le renseignement demandé au sujet de Parézot. Ce dernier était à Clichy.

— Tiens ! murmura Morany, qui songea aussitôt à Valentin.

Il resta un instant silencieux.

— Non, se dit-il enfin, répondant à sa propre pensée, non. On sait que je déteste Mazeran, et si ce Parézot lui cherchait querelle, cela pourrait mettre sur la trace... D'ailleurs, Valentin est très-adroit, dit-on, et un duel n'aboutit à rien. Songeons au plus pressé. Pour combien d'argent ce Parézot est-il écroué ? demanda-t-il à Gurnout.

— Pour huit ou neuf cents francs, je crois.

— Tâchez de savoir le chiffre, d'une façon exacte.

— Que décidez-vous, monsieur ?

— Revenez demain soir. Apportez-moi des renseignements plus détaillés sur le montant de la dette de ce Parézot, sur son créancier, etc. Je vous donnerai alors vos instructions. Voici cinq louis. Bonsoir, monsieur.

Mais Gurnout ne paraissait pas disposé à s'en aller. Il avait la figure tendue de quelqu'un qui se prépare à une entreprise difficile.

— Bonsoir, monsieur, répéta Morany en appuyant.

— Est-ce que vous avez complètement renoncé à faire des opérations de Bourse, monsieur ? demanda enfin Gurnout en prenant, comme on dit son courage à deux mains.

— Pourquoi cette question ?

— Vous ne me donnez plus aucun ordre ; j'espère pourtant que vous n'en chargez pas d'autres que moi, monsieur ?